

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 1 (1879)
Heft: 2

Artikel: Nouvelles
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131311>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nous croyons que l'on pourra faire en Afrique ce qui se fait en Asie. Déjà les missionnaires de la station de Livingstonia, à l'extrémité sud du lac Nyassa, ont l'intention d'établir sur les bords de ce lac une école de dressage. L'expérience que l'expédition internationale va faire de Zanzibar, par la route des lacs et du Congo, pourra devenir fort instructive. La seconde station scientifique et hospitalière sera vraisemblablement établie au delà du Tanganyika, dans une région où les troupeaux d'éléphants sont encore nombreux. Serait-il impossible d'y fonder une école semblable à celle projetée au Nyassa ? Les *mahouts* des Indes, qui connaissent parfaitement l'art de capturer, de dompter, de dresser les éléphants, seraient qualifiés pour faire sous ce rapport l'éducation d'un certain nombre de nègres africains. A leur tour ceux-ci en instrui-raient d'autres et, avant qu'il fût longtemps, on ne verrait plus sur les routes des caravanes de l'Afrique centrale ces longues files de porteurs, si coûteuses et si embarrassantes pour les explorateurs ; elles ne seraient plus parcourues que par des conducteurs commandant au colosse africain devenu leur auxiliaire. La question des transports serait résolue ; celle de l'exploration et de la civilisation aurait fait un grand pas.

NOUVELLES

Débarquement d'éléphants. Le rapport suivant a été adressé au Comité exécutif de l'Association internationale africaine, au sujet du débarquement des éléphants que le roi des Belges a fait venir de l'Inde en Afrique :

Le débarquement de quatre éléphants, sur une côte où rien n'était disposé pour une pareille opération, présente de sérieuses difficultés. Elles ont été très heureusement surmontées. On commença par rechercher un point de débarquement favorable ; on le choisit de manière que le navire pût se rapprocher le plus possible de la terre ferme, et que la distance à franchir à la nage par les éléphants fût réduite au minimum. L'étude des cartes de l'amirauté anglaise fit donner la préférence à une baie, située à quelques milles de Dar-es-Salam, et appelée Msasani Bay ; c'est là que la mer a le plus de profondeur le long des côtes.

Le 31 mai, à 6 heures du matin, la *Chinsura* quitta Zanzibar, se dirigeant au sud, vers la baie de Msasani, où elle arriva à 11 heures du matin. Le navire s'approcha de la côte autant qu'il le put sans danger, ne

s'avançant qu'avec la plus grande prudence après des sondages répétés.

Il n'y avait qu'une distance de deux cents yards entre le point où il s'arrêta et la côte est, mais celle-ci était couverte d'une jungle épaisse qui s'avancait jusque dans la mer et dont la traversée devait être difficile. D'un autre côté, entre le point d'arrêt de la *Chinsura* et la côte sud, il y avait au moins huit cents yards, distance déjà considérable pour être franchie à la nage par les éléphants. On résolut néanmoins de tenter le débarquement de ce côté.

On installa sur un mât d'avant un système de poulies qui permettait d'enlever les animaux de la cale, de les mouvoir vers le flanc du navire et de les laisser descendre dans la mer.

Le premier éléphant à débarquer fut entouré de cordes auxquelles se cramponnèrent deux *mahouts* ; on lui passa sous le corps une ventrière faite de couvertures de laine, et un fort câble double dont les extrémités furent attachées à un solide crochet.

L'animal ainsi ficelé formait un véritable ballot qu'on enleva du fond de la cale jusqu'à quatre ou cinq mètres au-dessus du pont, qu'on fit ensuite tourner à dix mètres du flanc du navire, puis qu'on laissa descendre dans la mer. Au moment de l'immersion, les mahouts restés accrochés sur le dos de l'animal, défirent les sangles et coupèrent les cordes entourant l'éléphant, qui se trouva ainsi libre au milieu de l'eau.

A partir de ce moment, l'opération devint particulièrement intéressante. Engourdi par un séjour d'un mois à fond de cale, surpris de se trouver brusquement plongé dans l'eau, le pauvre éléphant, tout à fait ahuri, ne comprenait pas les commandements des mahouts et, ne sachant où se diriger, restait immobile. Les mahouts le réveillèrent d'un coup de pique, tandis que l'on s'efforçait de l'éloigner du navire, en le remorquant à l'aide d'une barque. Le pauvre animal tourna deux fois la tête de notre côté, semblant chercher du regard ses compagnons, dont on venait de le séparer si brusquement. Enfin, après quelques efforts, on parvint à l'éloigner du navire ; il aperçut le rivage et cette vue le ranima instantanément. Il commença aussitôt à nager vers la côte, la trompe relevée, et laissant derrière lui un large sillage. Il franchit rapidement les huit cents yards qui le séparaient du rivage, et bientôt nous vîmes successivement émerger de l'eau les cornacs, la tête et l'immense dos de l'éléphant. A peine arrivé sur la terre ferme il se mit à courir joyeusement, au grand ébahissement des naturels qui contemplaient avec stupeur le premier éléphant apprivoisé qui foulait le sol de la côte de Zanguebar.

Le débarquement des autres éléphants fut remis au lendemain, et le

commandant de la *Chinsura*, M. Gavin, profita des dernières heures du jour pour se rapprocher encore de la côte, après que de nouveaux sondages lui eurent montré qu'il pouvait le faire sans danger.

On se décida à tenter cette fois le débarquement par la côte est, qui n'était plus éloignée que de cent yards de la nouvelle position du navire.

On recommença avec les trois derniers éléphants l'opération qui avait si bien réussi la veille ; comme celle-ci, elle fut couronnée de succès.

Nous vîmes les trois éléphants prendre pied tour à tour sur la côte africaine et se frayer, beaucoup plus facilement que nous ne l'avions espéré, un chemin à travers la jungle.

En deux heures le steamer était débarrassé de ses hôtes indiens, et nous étions ravis de les voir se promener sur la côte.

A onze heures la *Chinsura* mit le cap sur Zanzibar, ramenant une grande partie de la colonie européenne, qui avait voulu assister à l'intéressante opération dont je viens d'essayer de vous donner une idée.

Msasani Bay, 1^{er} juin 1879.

D^r VAN DEN HEUVEL.

Expéditions internationales. M. Cambiér a écrit de Tabora, le 25 avril ; il achevait les derniers préparatifs de l'expédition avec laquelle il se proposait de partir pour Oudjidji dans les premiers jours de mai.

D'un autre côté, mû par des considérations personnelles, M. Dutrieux annonce son intention de quitter l'Afrique.

Les dernières lettres de M. Popelin sont datées de Zanzibar, 26 juin. Aidé par MM. Van den Heuvel et Dutalis, il poursuivait avec activité les travaux d'organisation de sa caravane, et espérait quitter Bagamoyo pour l'intérieur du continent le 10 juillet.

Nouveau voyage au Soudan. L'*Indépendant de Constantine* annonce que deux Français, MM. Charles Court et Georges de Labruyère, jeunes, actifs et intelligents, vont entreprendre l'hiver prochain un voyage commercial jusqu'au Soudan. Toutes leurs dispositions sont prises pour assurer le succès de cette tentative, et M. de Labruyère organise en ce moment une grande caravane à Biskra.

Projet de mer saharienne. L'Académie des sciences de Paris a reçu de M. de Lesseps, dans sa séance du 30 juin dernier, communication d'un rapport sommaire présenté à M. le ministre de l'Instruction publique par M. le commandant Roudaire, sur ses récents travaux dans les Chotts tunisiens.

Le projet, né en 1872, de la création d'une mer intérieure de

13000 kilomètres carrés (environ vingt fois la superficie du lac de Genève) au sud de l'Algérie, par le percement de l'isthme de Gabès et le remplissage de la dépression des Chotts, a donné lieu déjà à beaucoup de discussions. Les objections n'ont pas manqué à cette idée grandiose, mais elles n'ont nullement découragé son infatigable promoteur

Ces objections ont porté soit sur les difficultés matérielles d'exécution de l'entreprise, soit sur les résultats qu'on peut en attendre. Quant à ce dernier point, on est réduit forcément à des hypothèses plus ou moins plausibles, qu'il est bon de discuter, mais qui laisseront toujours place au doute tant que l'expérience n'aura pas parlé. Il n'en est pas de même des travaux que les ingénieurs auraient à exécuter ; ici on peut se livrer à des calculs très précis, à la condition toutefois de bien connaître le terrain sur lequel on se propose d'opérer. Aussi M. Roudaire n'a-t-il pas eu de repos qu'il n'eût exploré à fond la région des Chotts qui, à bien des égards, était un pays nouveau pour la science. Après des reconnaissances consacrées à des nivellements, il vient de faire une troisième campagne ayant essentiellement pour but des sondages sur le territoire tunisien, c'est-à-dire sur l'isthme de Gabès et dans le Chott Djérid.

Les opérations sur le terrain ont duré du 27 novembre 1878 au 18 mai 1879.

De nouveaux nivellements géométriques exécutés sur un parcours d'environ 600 kilomètres ont confirmé et complété les anciens. Pour l'isthme de Gabès en particulier un plan topographique a été dressé avec courbes équidistantes de 50 en 50 centimètres. La pression atmosphérique, la température, l'hygrométrie, la direction et l'intensité du vent ont été observées régulièrement trois fois par jour. Il a été fait des observations comparatives sur l'évaporation de l'eau douce et celle de l'eau de mer. Les collections recueillies comprennent environ 300 espèces végétales, 120 espèces animales dont plusieurs nouvelles et 500 échantillons géologiques.

Vingt-deux sondages ont été exécutés : dix au seuil de Gabès, un au seuil de Kriz et onze dans le Chott Djérid. Ils n'ont traversé, jusqu'à la côte — 10 m., que des sables, des marnes argileuses et des vases liquides. Il faut en excepter les sondages exécutés sur le seuil de Gabès qui ont démontré la présence de bancs de calcaire à 38 m. au-dessous du sol, et à 8 m. au-dessus du niveau de la mer. Ce résultat ne concorde pas avec celui que M. de Lesseps communiquait le 24 mars 1879 à l'Académie des sciences, annonçant que M. Roudaire, ayant poussé ses sondages sur le seuil de Gabès jusqu'à — 10 m., n'y avait rencontré que des

sables et des marnes argileuses; mais les bancs, dont on a pu circonscrire l'étendue, sont peu considérables, et n'ont, paraît-il, qu'une importance insignifiante au point de vue de l'exécution d'un canal.

Lorsque les informations recueillies auront pu être examinées à loisir, par des hommes spéciaux, M. Roudaire se propose de publier un rapport définitif sur sa mission, et nous ne manquerons pas alors de revenir sur ce sujet intéressant.

Chemins de fer de l'Afrique occidentale. Une compagnie, en voie de formation, se propose la construction de chemins de fer, de tramways et de canaux pour contribuer au développement des richesses naturelles, agricoles et minérales des colonies et des établissements anglais dans l'Afrique occidentale. Le besoin d'une production plus forte des ports de la Côte-d'Or se fait sentir, d'autant plus impérieusement que l'on sait que les éléments naturels existent en grande abondance. Parmi les mesures propres à développer les ressources et à écarter les obstacles au commerce, une des meilleures sera l'introduction de chemins de fer à voie étroite.

Quand on considère la masse des produits destinés à être embarqués à la Côte-d'Or, l'on s'étonne que ces dizaines de milliers de tonnes puissent y être apportés sur des têtes d'hommes, seul mode de transport en usage. L'établissement des chemins de fer favorisera la production, qui bénéficiera du travail de dizaines de milliers de porteurs.

La Compagnie se propose de construire, avec le concours de M. W. Mercer, qui, pendant dix ans, a été ingénieur du gouvernement colonial de la Côte-d'Or, quatre lignes : de Salt-Pond à Mankessim, 20 milles; d'Accra au Volta, vis-à-vis de Kpong, 50 milles; de Chamah aux mines d'or de Wassaw, 50 milles; et de Gaün, vis-à-vis de Lagos, à Abeokuta, environ 40 milles; cette dernière s'étendrait plus tard jusqu'à Rabba sur le Niger. Une demande de concession a déjà été adressée aux autorités d'Abeokuta, pour la ligne de Gaün à Abeokuta.

(African Times).

Jonction trigonométrique de l'Europe et de l'Afrique. Le projet le plus grandiose de la géodosie moderne doit s'exécuter cette année même. Il s'agit de relier la triangulation de l'Algérie à celle de l'Europe au travers de la Méditerranée, ce qui obligera à mesurer des triangles dont la longueur des côtés dépasse 300 kilomètres.

En raison de l'énorme distance qui sépare les sommets de la Sierra

Nevada, en Espagne, des cimes de l'Atlas algérien, les procédés employés dans les opérations ordinaires de triangulation seraient insuffisants pour assurer la visibilité réciproque des points du réseau hispano-algérien. Il sera par suite nécessaire de recourir à des moyens d'illumination plus puissants que ceux que l'on obtient avec les appareils actuels; il a été reconnu que l'électricité seule pouvait fournir une source de lumière assez puissante, et encore celle-ci devra-t-elle être concentrée dans des foyers d'une grande intensité. L'altitude considérable à laquelle devront être installés les engins destinés à sa production, ainsi qu'aux observations géodésiques, rend les préparatifs de ce beau travail fort difficiles et fort coûteux. Lorsqu'il sera achevé, nous ne manquerons pas d'en rendre compte à nos lecteurs.

Compagnie française commerciale, agricole et industrielle de l'Afrique orientale. Les Bogos sont un petit peuple habitant la Haute-Nubie à l'ouest de Massaouah. Au nombre de 10 à 12,000, ils occupent une vingtaine de villages dont le principal, *Keren*, formé de trois cents à quatre cents huttes, se trouve dans une position élevée et agréable. Ils ont un gouvernement patriarcal. La religion chrétienne est professée dans la plus grande partie du pays, mais l'islamisme y fait de grands progrès. Fertile, mais peu exploité, situé près de la mer et sur la route des caravanes qui vont de Khartoum à Massaouah, ce pays présente toutes les conditions requises pour la fondation d'une colonie agricole, commerciale et industrielle. C'est ce qu'ont pensé MM. Demont et André, qui sont en voie de constituer une compagnie française, ayant principalement pour but d'exploiter les richesses de cette région. Voici, d'après une brochure qui nous a été adressée, quelles seraient les opérations de la Compagnie :

a. Exploitation d'une tannerie française sise à Alexandrie, acquise par la Compagnie, créée depuis dix ans et en plein rapport.

b. Exploitation, à Alexandrie, d'un comptoir spécial de représentation de fabriques européennes, fonctionnant depuis plusieurs années.

c. Création à Djedda d'un comptoir commercial d'importation d'articles d'Europe, tels que : cotonnades, soieries, verroteries, épicerie, approvisionnements pour navires, etc., et d'exploitation de produits indigènes, tels que : café, gomme, peaux, etc.

d. Création à Kalamet, chez les Bogos, d'une tannerie pouvant tanner en croûte cent mille peaux de bœufs par an.

e. Culture du tabac, du café, etc., dans un terrain concédé par le gou-

vernement égyptien, d'une superficie de 400 hectares environ, situé dans la vallée de Kalamet, à trois journées de Massaouah.

f. Fondation à Massaouah d'un comptoir commercial, spécialement chargé de l'achat des peaux pour la tannerie, ainsi que des produits du pays, et de l'importation des produits européens.

g. Fondation à Keren d'un comptoir semblable.

h. Exploitation des plantes textiles dites *eca* et *courbache*, dont les fibres servent à la confection des cordages de navires.

i. Exploitation d'un fruit du palmier, propre à la fabrication des boutons et remplaçant le corrozo: ces palmiers se trouvent en très grand nombre chez les Barcas, à l'ouest des Bogos.

j. Exploitation de certaines feuilles de ces palmiers, propres à la fabrication des chapeaux de paille.

k. Création d'un service de transports entre Massaouah, Kalamet et Keren.

l. Création d'un poste télégraphique à Kalamet.

La Compagnie a son siège social provisoire : 5, rue de Greffulhe, à Paris, et une succursale à Alexandrie. Le capital est de un million de francs, dont MM. Demont et André fourniront le quart.

Voyage de Serpa Pinto. La traversée de l'Afrique de l'ouest à l'est, par le major portugais Serpa Pinto, est sans contredit l'une des expéditions récentes les plus remarquables. En attendant le rapport général de l'explorateur, voici quelques fragments de ses récits faits dans une conférence à Lisbonne. Après avoir décrit le plateau de Kangua, l'explorateur s'est exprimé ainsi :

« Aidé par les informations que j'avais reçues des indigènes, je réussis à trouver les sources du Quando. Toutes les grandes rivières du sud de l'Afrique ont leurs sources dans un immense plateau fertile, à 1,700 mètres au-dessus du niveau de la mer, sous le 12° degré de latitude sud. La manière dont elles prennent naissance et se forment, est curieuse. Au début, on peut observer une légère humidité, puis le faible suintement d'une source; par degrés, le courant grossit et, tout à coup, sans avoir reçu visiblement aucun affluent, il devient une énorme rivière navigable. A sa source, le Quando n'est qu'un petit ruisseau que j'ai vu couler sous mes pieds; un peu plus bas je descendais son cours en canot. La rivière est tout à fait navigable avant de se jeter dans le Zambèze.

« C'est là que je fis une des plus curieuses découvertes de mon voyage :

un jour, je remarquai parmi mes porteurs un homme blanc; il appartenait à une race entièrement inconnue jusqu'à ce jour. Il y a donc au sud de l'Afrique une peuplade blanche, qui porte le nom de Cassequères; ces hommes sont plus blancs que la race caucasienne; au lieu de cheveux, leur tête est couverte de petites touffes d'une laine très courte; ils ont la pommette des joues proéminente, et les yeux analogues à ceux des Chinois; ils sont extrêmement robustes; quand ils lancent une flèche contre un éléphant, elle pénètre tout entière dans le corps de l'animal. Ils vivent de racines et du produit de la chasse, et quand ces ressources viennent à leur manquer, ils nouent des relations avec les peuplades voisines, les Ambuelas; ils obtiennent d'eux des aliments qu'ils échangent contre de l'ivoire. C'est la seule peuplade de l'Afrique qui ne fasse pas cuire ses aliments dans des pots. Ils voyagent par groupes de quatre à six familles, sur le territoire qui s'étend entre le Cuchi et le Koubango.

« Au sud-est habitent les terribles Makalakas, race belliqueuse. Épuisé, sans ressources, je conçus l'espérance d'atteindre la jonction du Quando et du Zambèze, où je pensais trouver une mission anglaise dont j'avais entendu parler. Malheureusement, j'appris que les missionnaires étaient morts, et au lieu de chrétiens, je trouvai un chef qui voulait m'écorcher vif.

« C'est en ce lieu que je rencontrai un naturaliste anglais, le Dr Bradshaw, réduit à la plus grande misère; il était à peine vêtu; il marchait nu-pieds, quoiqu'il tint toujours à la main une paire de souliers; je n'ai jamais pu comprendre pourquoi il ne s'en servait pas. Le Dr Bradshaw fit ma connaissance en véritable Anglais, et, avec le plus grand sang-froid, me présenta gravement sa carte de visite imprimée à Londres.

« J'ai passé auprès de lui la plus terrible nuit de tout mon voyage. J'étais dans sa tente, séparé de mes compagnons, quand les indigènes, qui manifestaient des dispositions hostiles, entourèrent l'habitation du docteur. Nous appuyâmes aussitôt une table contre la porte, chargeâmes nos fusils et surveillâmes pendant toute la nuit les mouvements de nos ennemis. À la pointe du jour, les sauvages avaient décampé avec le reste de mon bagage.

« Informé que des missionnaires français se trouvaient à quelques milles de là, je résolus de me rendre auprès d'eux; mais je fus pris d'une fièvre violente et je perdis entièrement connaissance. Quand je repris mes sens, douze jours plus tard, je vis auprès de mon lit deux dames qui me parlèrent en français. C'est à leurs soins que je dois la vie.

« A l'exception de quelques défenses d'éléphants que j'avais tués, je ne possédais rien au monde. La famille Coillard m'offrit tout ce qu'elle possédait et déclara vouloir m'accompagner. En vain je représentai aux deux dames qu'elles seraient obligées de suivre la fatale route dans laquelle Elmohr avait péri avec toute sa famille. Nous partîmes ensemble et arrivâmes à Kalahari.

« Kalahari a la réputation d'un désert; cependant on y trouve une population, des animaux, des arbres. L'eau toutefois n'y est pas abondante; dans beaucoup d'endroits, on n'en possède que pendant une partie de l'année, et par cette raison les indigènes mènent une vie nomade, arrivent et disparaissent avec les eaux. A l'extrémité du désert de Kalahari, nous trouvâmes le grand Macaricari, la chose la plus extraordinaire qui existe en Afrique. Par intervalles, c'est un lac plein d'eau; dans d'autres temps, il est à sec et couvert d'une couche de sel. Comment ce phénomène se produit-il? Les alternatives des saisons de pluie n'en rendent pas compte. Le Macaricari communique avec le lac Ngami par le Botletlé, qui coule, suivant Baines, à l'est, et suivant Livingstone à l'ouest. Les deux voyageurs ont cependant raison. Le plateau où se déroule cette rivière est tellement plat que, lorsque les pluies sont abondantes dans le pays des Matébélés, le Botletlé coule de l'est à l'ouest dans le lac Ngami; lorsqu'elles ont été plus abondantes dans le bassin du Kouango, le Botletlé coule en sens inverse. Il entraîne alors dans le Limpopo les eaux du Kouango, du Quando et du lac Ngami. C'est le Kouango qui a formé et qui alimente les lacs Ngami et Macaricari. J'ai appris d'un mulâtre qu'il n'y a aucune communication entre le Quando et le Kouango; le problème du Kouango se trouve ainsi complètement résolu. »

Retraite de Rohlf. D'après une lettre adressée le 10 juin, de Bengazi, aux *Mittheilungen* de Gotha, les délais que subit l'expédition allemande ne permettant plus à son directeur d'en assumer la responsabilité, il a dû se retirer.

Le projet de voyage ne sera pas abandonné pour cela; Rohlf propose, pour son remplaçant, le Dr Stecker, qui a fait ses preuves comme explorateur habile et, avant de quitter le sol de l'Afrique, il lèvera les difficultés qui jusqu'ici ont arrêté l'expédition dans sa marche, afin que le Dr Stecker puisse atteindre sans obstacles le Wadaï.
